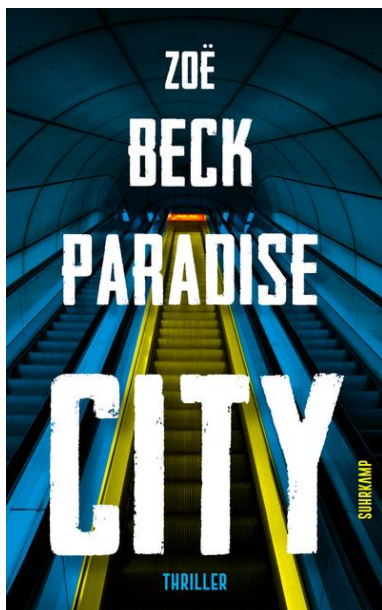




Zoë Beck

Paradise City

Thriller

(Original German title: Paradise City. Thriller)

280 pages, Paperback

Publication date: 22 June 2020

© Suhrkamp Verlag Berlin 2020

Sample translation by Claudine Layre

pp. 7 – 34

Pour Erika. Comme si toutes les étoiles riaient.

1

L'air est plus frais qu'en ville, il ne fait que trente-trois ou trente-cinq degrés. Ça sent la forêt. Elle entend le martèlement d'un pic-vert et le cri d'un coucou. Elle reste là un instant à épier, à écouter d'autres oiseaux et à essayer de les identifier. Leur chant emplit le silence. Liina sait qu'elle est le seul être humain à des kilomètres à la ronde.

Un bouleau gît au travers de la chaussée, ainsi que quelques branches isolées. Le dernier orage estival remonte à une semaine, personne n'a emprunté cette route depuis. Au-dessus de sa tête, elle perçoit un bruissement : en levant la tête, elle aperçoit une nuée de perroquets bleu vert. Le bruissement disparaît en même temps qu'eux derrière la cime des arbres. Liina commence par déplacer des rameaux, puis tente de pousser l'arbre sur le côté, s'empare d'une grosse branche à deux mains et tire dessus. L'arbre renversé bouge de quelques centimètres ou plutôt de quelques millimètres, pas plus. Une autre odeur se répand, à la douceur écœurante. Des mouches s'envolent, Liina abandonne l'arbre et recule. C'est le cadavre en décomposition d'un loup. Elle pousse un cri que personne n'entend ; puis elle respire à fond, prend un deuxième élan et tire suffisamment sur le bouleau, sous lequel gît le cadavre, pour que son eMobile puisse passer. Avant de monter dessus, elle reste une seconde à l'ombre, ferme les yeux et attend que les battements de son cœur se calment. Dans son cas, trop d'efforts sont malsains. Son haut est trempé de sueur, son short lui colle à la peau. Elle grimpe sur le véhicule.

En chemin, elle tente de joindre son patron. Pas de réponse. Il se doute de ce qu'elle veut lui dire : elle ne comprend pas pourquoi il l'a envoyée dans l'Uckermark¹ pour vérifier une information aussi peu excitante. Elle a l'impression qu'il s'est fichu d'elle.

Si elle était à sa place, elle ne répondrait pas non plus.

Une demi-heure plus tard, après avoir manqué heurter un chevreuil, elle arrive dans la petite localité où elle doit rencontrer son contact. Le panneau d'entrée de ville a été démonté, seul le poteau lui souhaite la bienvenue. Des deux côtés de la rue, des maisons grises, vides et en partie effondrées. Des vitres brisées aux rares fenêtres encore en place, des portes condamnées avec des planches, derrière lesquelles il n'y a plus rien à récupérer. Les jardins en façade sont revenus à l'état sauvage. Des mauvaises herbes poussent dans les anciennes entrées de garage et des arbres surgissent des cabanes à outils. Aucune rue adjacente ne part de la rue principale. Liina contourne une harde de chats, qui bronze au milieu de la chaussée et n'est pas du tout disposée à ficher le camp.

Liina s'arrête devant l'église du village et descend de son véhicule. C'est aussi calme que dans la forêt ; on entend juste des oiseaux pépier, et des guêpes et des bourdons vrombir. Elle reste immobile un instant et regarde autour d'elle. Le panneau d'affichage de l'église est vide, un papillon bleu, dont les ailes sont aussi grandes que des mains, s'y pose une seconde. La porte est entrouverte, il semble que ce soit tout le temps ainsi. Elle entend des voix masculines derrière l'église. Elle place ses lunettes de soleil sur ses cheveux et crie le nom de son contact. On lui répond : « Ici, venez ! » Elle replace ses lunettes sur son nez.

Derrière l'église se trouve le cimetière, davantage recouvert d'herbes que de tombes. Plus personne n'a été enterré ici depuis vingt ans. Il est ceint par un mur en pierre bien obligé de constater que les arbres qui poussent à l'extérieur et à l'intérieur sont les plus forts. Trois hommes d'âge moyen sont assis sur un banc en bois peint en vert en pleine canicule méridienne et clignent des yeux. Liina sourit, tire sur son top, rajuste son short et se passe les doigts dans ses cheveux de telle sorte que les hommes s'en aperçoivent. Il faut les laisser croire que cette femme venue de la capitale attache de l'importance à leur avis.

Ils sont plus jeunes qu'elle ne le pensait ; elle s'en rend compte en se plantant devant eux. Ils ont peut-être son âge, une petite trentaine. Mais leur attitude les fait paraître plus vieux, car ils se tiennent tout courbés et tendent leurs jambes en gémissant.

Ils s'appellent Karl, Fritz et Igor. Ce dernier affirme avoir vu, il y a deux jours, de ses propres yeux, une femme se faire déchiqueter par un chacal. L'histoire d'Igor a été mentionnée aux informations nationales, il est devenu l'habitant le plus célèbre de l'Uckermark. Il lui montre les griffures sur ses jambes, censées avoir été infligées par cette dangereuse bête, mais elles ont déjà nettement cicatrisé,

comme il le déplore lui-même. Cependant, il a pris des photos qu'il va lui montrer. Sur l'une d'elles, on discerne des égratignures qui pourraient tout aussi bien avoir été provoquées par une fourche. Une mince goutte de sang semble couler. Sur une autre, on voit une jambe enveloppée d'un gros pansement, Igor est assis sur le même banc qu'aujourd'hui et lève ses deux pouces vers l'appareil photo d'un air rayonnant. « La star de l'Uckermark », dit son copain Fritz, pendant que Karl sort des bières d'une glacière démodée placée sous le banc. Liina décline poliment. Ils ne lui proposent rien d'autre.

Les hommes croient qu'elle s'appelle Karin et qu'elle est zoologiste. Elle sourit sans arrêt, l'air pas trop sûr d'elle, plutôt timide, tandis qu'elle demande à Igor de raconter l'histoire du chacal encore une fois. Ce sont quasiment les mêmes termes que lors de leur conversation de ce matin et cela correspond à ce qu'il a raconté aux infos. Liina lui montre des photos de loups, de coyotes, de lynx, de chacals et même de hyènes, elle veut savoir de quel type de chacal il s'agissait. Après avoir hésité, cligné des yeux et se les être frottés, Igor montre du doigt avec assurance le cliché d'un renard un peu déplumé. D'une mine de connaisseur, il parle de chacal doré ; Liina opine solennellement.

Tous sont d'accord pour dire à quel point cet incident est horrible et qu'il est urgent d'adopter des mesures contre ces animaux sauvages, il y a de nouveau des sangliers, des loups et aussi des ours, va savoir quels seront les prochains animaux. Liina fait semblant de prendre les inquiétudes des trois hommes très au sérieux, elle affirme qu'elle jouit d'une bonne réputation auprès du gouvernement en tant que zoologiste et qu'elle abordera les problèmes de la région à la première occasion. Karl, Fritz et Igor vident leurs bouteilles de bière, tout en racontant leur quotidien qui est une bataille pour la survie : ils sont tous seuls dans ce village, les habitants les plus proches se trouvent à dix kilomètres, tout est difficile, mais ils s'en sortent et ne veulent pas se plaindre, il faut bien que quelqu'un maintienne les structures rurales, même si le gouvernement considère cela d'un œil critique et incite à aller s'installer ailleurs. La zoologiste de la capitale se montre très impressionnée par un tel degré d'autonomie.

Liina joue Karin à la perfection et dans les moindres détails, comme tous ses autres rôles. Elle a parfois l'impression de se regarder elle-même derrière la caméra. Avant, quand elle la perçait à jour, sa sœur lui conseillait parfois de devenir actrice.

Dès qu'elle arrive à la hauteur de l'église et cesse d'être visible, Liina laisse tomber le sourire de Karin. Elle s'assied sur l'eMobile pour retourner à Prenzlau. Elle tente une nouvelle fois de joindre son patron, elle n'entend même pas de sonnerie. La réception est tout sauf optimale dans cette région dépeuplée. Que ce soit le GPS ou Galileo, tout fonctionne par à-coups, et la vitesse de la transmission des données — quand on arrive à transmettre quoi que ce soit — est à pleurer.

Hier, il lui a déclaré de but en blanc : « Changement d programme, tu dois te rendre en Uckermark. Voilà les faits, contacte ces deux personnes, prends ton temps, cette histoire est peut-être plus importante qu'elle n'y paraît. »

Liina était au courant depuis fort longtemps. Elle considère cette information comme de la propagande gouvernementale, qui permettra de supprimer un programme de protection de la faune devenu trop onéreux. On ne touche pas aux grands objectifs environnementaux, mais on renonce peu à peu aux petites mesures. En outre, il se pourrait que de tout autres intérêts se cachent derrière : certains réclament que les gens habitant dans les régions périphériques aient le droit d'être armés. Ainsi que celui de recommencer à chasser et tuer les animaux sauvages.

Cette année, plusieurs histoires du même genre sont déjà sorties. Il a été dit que plusieurs hordes de sangliers avaient complètement saccagé au moins dix hectares de terres agricoles dans les environs de Munich et provoqué ainsi de fortes diminutions des récoltes. Une recherche rapide a montré qu'en fait, le sol n'avait pas été suffisamment irrigué, ce qui est du ressort du ministère de l'Agriculture. Or c'est de là qu'est venue l'information sur les sangliers. Il y a deux mois, un ours a paraît-il tué plusieurs poulets dans une exploitation agricole. Or les poulets ont été victimes du non-respect des règles d'hygiène. De plus, les fermes d'animaux sont si bien protégées qu'aucun ours ne s'en approche. Mais le ministre chargé de la Protection animale considère comme contreproductif de communiquer les vraies raisons à l'opinion publique.

Il n'y a rien de vrai non plus dans cette histoire de chacal. Liina ne comprend pas pourquoi son patron l'a chargée de ce reportage ennuyeux, au lieu de le confier à quelqu'un de moins compétent en matière de recherches. Il veut manifestement la tenir à distance quelque temps. Ou lui donner une leçon. Obéir ne fait pas partie de ses points forts.

Elle reprend exactement le même itinéraire qu'à l'aller, afin de ne pas tomber sur des obstacles qu'elle devrait éliminer ou de ne pas finir dans un nid-de-poule. Elle trouve plaisir à glisser sous les rayons de soleil qui traversent les arbres. C'est seulement peu avant Prenzlau que la forêt se fait moins dense ; comme devant toute localité de quelque importance sont installés des panneaux solaires, des éoliennes, puis des serres, des champs et des fermes d'animaux.

Liina rend son eMobile à la station de prêt installée non loin de la gare. La canicule la fait encore plus souffrir que d'habitude. Elle ressent de légers vertiges et tente de rester à l'ombre. Elle fait remplir son récipient d'eau dans un shop, puis s'assied dans le parc municipal au pied du donjon et vide lentement sa bouteille. Elle s'appuie contre le mur et ferme les yeux. Cinq minutes de pause, cela lui suffira.

Puis elle se lève et redevient Karin, la zoologiste qui veut savoir pourquoi un chacal attaque un humain. Elle se rend au Centre de santé où se trouve le cabinet du docteur Ortlepp, qui a examiné la défunte.

La salle d'attente est vide. Le secrétaire médical lui dit qu'elle risque d'attendre parce que c'est l'heure de la télé-consultation.

Liina s'assied de façon à apercevoir l'Uckersee par la fenêtre ouverte. Au milieu de la pièce trône un ventilateur : les appareils de climatisation sont interdits depuis des années, elle se rappelle vaguement en avoir vus au jardin d'enfants. Dans la table devant elle est inséré un display. Il affiche des informations sur les vaccins, l'alimentation, les compléments alimentaires, la contraception et l'IVG, sur le chip sanitaire et l'intérêt de s'en faire implanter un. De plus, on peut télécharger sur son smartcase un aperçu des mesures de premiers secours. Sur une deuxième table se trouve une cruche remplie d'eau et des verres propres. Liina en prend un et le remplit. Le secrétaire médical lui jette un regard, sourit et semble dire : c'est important de boire, en particulier en période de canicule. Elle est contente qu'il ne le dise pas à voix haute. Il a une petite cinquantaine, mais a l'air nettement plus jeune et plus sain que les trois hommes sur le banc du cimetière. Plus sympa et plus intelligent aussi. Liina lui adresse un signe de tête, vide son verre d'un trait et rédige une note : vérifier du côté du lobby des armes à feu ? Puis elle l'efface. Cette histoire ne l'intéresse pas. Cette histoire n'en est pas une. Mais sa mauvaise conscience la taraude immédiatement et elle ré-écrit la note.

Elle se sent de nouveau accablée par la fatigue. Elle ne souhaite pas s'endormir, mais quelques instants plus tard, elle se réveille en sursaut et doit retrouver ses marques. Elle jette un regard vers le salarié qui ne semble pas lui prêter attention. Liina se redresse, se saisit de son smartcase et regarde le film de son entretien avec Igor, réalisé grâce à la caméra de ses lunettes. La qualité est impeccable, on reconnaît bien les trois hommes. Le moment où Igor désigne résolument le renard est impayable. Liina prend ses lunettes de soleil, qu'elle a posées sur ses cheveux et les place dans le décolleté de son top.

Elle se concentre sur son rôle. Il faut qu'elle joue Karin, sinon personne ne lui parlera. Personne n'aime parler avec les « fanatiques » de la « presse vérité », il y a toujours des ennuis. Les agences d'information étatiques règnent sur le paysage médiatique, le journalisme indépendant est le plus possible discrédité par les autorités, qui lui reprochent bien évidemment d'être tout sauf indépendant. Il ne se finance plus que grâce aux dons privés, qui proviennent en partie de l'étranger. Il va de soi que personne ne paye pour des informations. La plupart des gens semblent indifférent à la véracité de ce qui est rapporté. Selon eux, tous les médias mentent. Et nous n'y pouvons rien. À quoi bon remuer la boue, puisque notre situation est satisfaisante.

De toute façon, l'être humain ne croit que ce qu'il veut bien croire.

Le secrétaire médical l'appelle et lui indique la direction du cabinet.

« Docteur Müller. » La doctoresse la salue en se levant un peu de son siège.

Liina opine, sourit et lui tend la main. « Karin Müller » Elle laisse tomber son titre, comme si elle le trouvait inutile, on est presque entre collègues. « Ravie de vous rencontrer, merci de prendre le temps de me recevoir. »

Le docteur Ortlepp se rassied, lui indique un siège devant son bureau. Elle croise les mains, hausse les sourcils et soupire. « Que puis-je pour vous ? » Elle a l'air épuisée. Comme si elle ne souhaitait rien d'autre que de rentrer immédiatement chez elle. C'est peut-être dû à la canicule. Elle approche de la soixantaine. Cheveux courts et acajou, yeux marron. Pas de lunettes, yeux légèrement maquillés. Blouse fonctionnelle bleu clair à manches courtes, larges pantalons fonctionnels en tissu blanc. L'employé porte la même combinaison de couleurs.

« Nous nous sommes déjà parlé au téléphone. Je voulais vous poser quelques questions au sujet des morsures de chacal...

—Je ne peux rien vous dire à ce sujet », l'interrompt la doctoresse.

Liina s'attendait à cette attitude défensive, elle hoche la tête d'un air compréhensif. « Je ne veux aucune information sur la patiente ; ce qui m'intéresse, c'est uniquement...

—Je n'ai pas examiné cette femme. C'est pour ça que je ne peux rien vous dire. Je n'étais pas sur place.

—Ah bon, mais lors de notre première conversation...

Vous m'avez demandé si vous pouviez passer parce que j'étais de garde cette nuit-là. J'ai dit Oui. Vous ne m'avez pas demandé si c'est moi qui avais examiné la victime. »

Liina prend sur elle, s'efforce de continuer à jouer son rôle. Ortlepp fait de l'obstruction et ment, mais Liina ne voit pas encore pourquoi. Elle fait « Ah... », puis acquiesce, tout en réfléchissant à la meilleure façon de poursuivre.

La docteure décide à sa place, en enchaînant sur un ton professoral : « Être de garde à la campagne signifie être responsable d'un immense territoire, qu'on ne peut absolument pas couvrir seul. On a du personnel dans des stations de proximité, mais je suis la seule médecin. Il arrive qu'on ait des messages à chaque minute. Un grand nombre de gens recourent à notre service parce qu'il n'y a ni hôpital ni centre de santé aux alentours ou parce qu'ils ont raté le créneau de télé-consultation.

—Cela doit être épuisant. » Liina acquiesce. La doctoresse a d'abord besoin de compréhension. D'un peu de pitié. Et d'éloges. « Mais c'est magnifique que vous fassiez ça. Et que ce soit possible techniquement de veiller ainsi à la santé de tout le monde. Comment se déroule un appel d'urgence ?

—Très souvent, comme je vous l'ai dit, ce ne sont pas de vrais appels d'urgence. Quelqu'un me contacte par Ping et me stream sa situation. Je l'examine sur mon moniteur ; je décide ensuite si le patient doit venir me voir, s'il suffit de lui prescrire quelque chose ou de lui donner un conseil ou s'il vaut mieux qu'un membre de la station la plus proche se déplace. C'est le cas lors des vraies urgences. Il y a deux jours, j'ai informé le secouriste bénévole de la station de Brüssow que c'était à lui d'assurer les premiers soins et le transport jusqu'ici.

—Vous avez donc examiné la femme à ce moment-là ?

—Non, elle était déjà morte quand le secouriste est arrivé. Elle a sans doute été emmenée directement au service médico-légal. Je n'étais plus concernée par la procédure.

—Vous avez vu les morsures ? Est-ce que c'en était vraiment ? »

Le médecin regarde par la fenêtre. « C'était impossible à discerner. »

Liina secoue la tête d'un air déçu. « Je pourrais parler au secouriste ? Ou vous avez peut-être le nom de cette femme ? »

Ortlepp hésite.

Liina fait un geste. « Protection des données. Je comprends. »

La doctoresse indique le décolleté de Liina. « Vous vous en sortez comment ? »

L'espace d'une seconde, Liina croit qu'elle a été démasquée. Pourtant, il est impossible de distinguer l'objectif de la caméra sur la monture des lunettes. Il ressemble à une décoration ; certes, une personne méfiante pensera que n'importe quel objet peut être transformé à des buts d'espionnage. Que chaque conversation peut être enregistrée. Ortlepp est méfiante. Liina touche ses lunettes, puis ses doigts effleurent la fine cicatrice entre ses seins. Les lunettes ont tiré son décolleté vers le bas, de sorte que les premiers millimètres sont visibles.

« Est-ce que vous arrivez à supporter la canicule ?

—Ça va. Je suis parfois fatiguée. Aujourd'hui en particulier.

Cela fait combien de temps que vous avez été opérée ? » Ortlepp la regarde d'un air pénétrant.

« J'avais vingt-deux ans. » Toujours rester proche de la vérité lorsqu'on ment. Règle n° 1.

« Pas de complications ? Vous prenez des immunodépresseurs ?

—Oui, très faiblement dosés. Je m'en sors bien.

—Vous voulez que je vous scanne ? Vous dites que vous êtes particulièrement fatiguée aujourd'hui ?

—Non, ça ira. Je suis en pleine forme. » Liina en a assez du tour personnel que prend l'entretien. Elle sourit en faisant un geste. « On est tellement bien suivi de nos jours. » En voyant une réaction presque imperceptible sur le visage du médecin, elle sait qu'elle a touché un point sensible. « Mais vous le savez mieux que personne », enchaîne-t-elle d'une voix enthousiaste. Elle vient d'apprendre quelque chose sur ce médecin / cette doctoresse. Cette femme / Elle est plus critique vis-à-vis du système qu'elle ne veut bien l'admettre. Intéressant.

La doctoresse pose les mains sur son bureau. « Vous n'apprendrez rien de neuf non plus à Brüssow, parce qu'on n'a pas le droit de vous renseigner. Il est impossible de parler au secouriste. » Elle se lève et indique la porte d'un large geste. La conversation est terminée.

Liina prend congé, remercie encore une fois le docteur Ortlepp de l'avoir reçue. Elle tente de ne pas sourire de façon trop obsessionnelle, ce qui lui arrive parfois quand elle est restée sur sa faim et doit le dissimuler. La doctoresse la raccompagne jusqu'à la porte, la pousse presque, comme si elle était impatiente de s'en débarrasser. Elle pose une main sur la poignée de la porte, l'autre dans le dos de Liina, se penche par-dessus son épaule et murmure : « Cette femme n'existe pas. » Elle ouvre violemment la porte, pousse Liina sur le seuil et lance en direction du secrétaire médical : « Nous avons fini. Patient suivant, s'il vous plaît. »

La porte du cabinet claque derrière Liina.

*

Son patron ne répond toujours pas. Ça ne sonne pas dans le vide cette fois-ci, ses appels atterrissent directement sur la boîte vocale, mais elle n'a pas envie de laisser un message. Elle est dans le train qui la ramène de Prezlau à Francfort, via Berlin ; elle arrivera tard ce soir. Il est sans doute chez lui depuis longtemps.

L'agence pour laquelle travaille Liina s'appelle Gallus, du nom du quartier où elle a été fondée. Elle vérifie les informations, les reportages, les interviews, les dossiers de presse provenant des sources étatiques. Parfois grâce à ses recherches, l'agence réussit à provoquer suffisamment de remous pour obliger le gouvernement à agir. Mais le plus souvent, ce qu'elle révèle s'enlise. N'empêche que ceux qu'elle emploie se disent quotidiennement : si nous arrivons à convaincre ne serait-ce qu'une seule personne — nous arriverons peut-être à en convaincre davantage la prochaine fois.

Une fois arrivée chez elle, elle enverra le matériel brut qu'elle a filmé à Ethan : c'est lui qui réalisera le reportage. Elle écoute tout encore une fois, se demande comment poursuivre son enquête et ce que signifie le message sibyllin de la doctoresse. Voulait-elle uniquement se débarrasser d'elle ? Oui lui dire que l'histoire était un fake ? Son patron décidera. Après tout, c'était son idée de lui confier cette ennuyeuse histoire de chacal. À lui de penser à sa place. Elle n'est qu'une chercheuse d'informations.

Le train arrive en gare de Berlin et se vide rapidement, personne ou presque ne monte. Il reprend sa route. Liina ressent de nouveau sa fatigue. Elle téléphone à son patron une nouvelle fois, en vain, puis ferme les yeux.

Elle se réveille seulement en arrivant à Francfort, peu avant la gare centrale, agacée d'avoir raté son changement pour arriver plus directement à Lahnstadt : elle va mettre plus de temps à rentrer chez elle. En montant dans le TLR, elle s'étonne des nombreux panneaux indiquant des rues barrées et des déviations dans le centre-ville. Elle vérifie les infos, tout en sachant qu'elle en apprendra peu. Une seule tourne en boucle : « Terrible accident sur la Theaterplatz », une personne serait gravement blessée. « Accident » pourrait tout aussi bien signifier « suicide », mais on en parle à contrecœur. Parce qu'officiellement, personne ne met fin à ses jours.

Autour d'elles, les gens murmurent. Certains évoquent une tentative d'attentat, mais à chaque perturbation de la vie quotidienne, on commence par en évoquer une, et elle ne se confirme jamais. D'autres s'interrogent à voix basse sur les mesures de sécurité dans les gares. « Autrefois, dans les gares, on appelait ça un dommage personnel », dit un vieil homme à un jeune de vingt ans debout à côté de lui. Ce n'est pas parce que les médias étatiques ne mentionnent plus les suicides que personne n'en parle ; au contraire : dès qu'un accident se produit, les gens sont obsédés par l'idée que quelqu'un aurait pu

attenter à sa vie. Le tram de Liina arrive, elle se cherche une place et oublie l'incident. Elle se demande si elle doit encore une fois tenter de joindre son patron. Peut-être s'est-elle montrée trop insolente hier.

« Tu veux te débarrasser de moi ? », lui avait-elle demandé d'une voix plutôt sonore.

—C'est juste pour un ou deux jours. Une petite histoire dont il faut que quelqu'un s'occupe. Où est le problème ?

—Tu m'as raconté que tu bossais sur un gros truc pour lequel tu avais besoin de moi et maintenant...

—Liina, s'il te plaît, commence par faire...

—Je ne suis pas obligée d'accepter ce boulot. Je ne travaille pas sous tes ordres pour faire des recherches sur une débilité pareille. Confie-moi une vraie story. »

Ils se disputèrent, il la menaça même de ne plus lui confier de tâches. Il savait qu'elle ne s'était pas faite embaucher par l'agence que pour l'argent. Qu'elle était revenue à cause de lui. Elle le traita de connard et le planta là. Il savait qu'elle effectuerait les recherches demandées. Elle le détestait pour cela.

Depuis, ils ne s'étaient plus parlé. Pourtant, cela ne lui ressemble pas d'être rancunier.

Elle descend à Lahnstadt et prend le tram pour rejoindre l'immeuble de dix étages où habitent ses parents. Neuvième étage, vue sur la Lahn et le Dutenhofener See. Depuis que Liina est de nouveau dans cette ville, elle habite chez eux. Elle a effectué une demande de logement mais l'autorisation se fait attendre.

Sur son ordre, le smartcase ouvre la porte. Elle manque le laisser tomber en entrant, quand elle aperçoit la femme qui se tient dans le vaste salon devant les baies vitrées, un verre d'eau à la main, et qui semble admirer les châteaux forts moyenâgeux sur les lointaines collines.

« Özlem », dit Liina.

Özlem Gerlach a fondé l'agence Gallus avec Yassin Schiller. Liina ne l'appelle jamais Cheffe. Par contre, elle aime bien dire Chef à Yassin. Parfois d'un ton sérieux, parfois d'un ton badin. C'est lui qui lui confie ses missions, tandis qu'Özlem s'occupe de l'administratif, des finances et de la sécurité. L'espace d'un instant, Liina croit qu'elle est là en raison de sa dispute avec Yassin, puis réalise qu'en fait, elle rend sûrement visite à ses parents. Elle habite quelques immeubles plus loin. On se connaît : on se croise dans les magasins, au sport ou lors des événements organisés entre voisins.

« Ça y est, te voilà. Tu ne voulais pas rentrer plus tôt ?, demande Satu, la mère de Liina.

Özlem lui sourit en levant son verre : « Dure journée ? »

Liina s'immobilise — elle sent que quelque chose ne va pas. Sa mère ajoute : « Je vous laisse seules. »

Il y a vraiment quelque chose qui cloche.

Une fois que Satu a disparu dans la cuisine, Liina interroge Özlem : « Qu'est-ce que tu lui as dit ? »

Ses parents croient qu'Özlem dirige une agence de recrutement. Et que leur fille travaille comme interprète et traductrice. De temps à autre, Liina se pose la question : comment ce serait si ses parents vivaient eux-aussi sous une fausse identité ? Si sa mère n'était pas architecte de données et son père conseiller en diététique — elle en rit à chaque fois.

« Je leur ai parlé d'une mission de traduction confidentielle, dit Özlem en prenant place sur le canapé.

—Ah. Et en réalité, tu es là pourquoi ? Il faut que j'aille te chercher un chacal en pleine cambrousse à toi aussi ? » Liina s'assied sur un fauteuil, d'où elle voit Özlem de trois quarts. Elle aimerait éviter le contact direct. « OK, j'étais contrariée mais j'ai fait ce... »

Özlem l'interrompt : « Il faut que je te parle de Yassin.

—Je sais, j'étais énervée mais j'ai fait ce que j'avais à faire. Il veut que je m'excuse ?

Liina sent son pouls accélérer. C'est l'heure de prendre ses médicaments. Elle se penche, sort le flacon à gélules de son bodybag et en avale une.

« Tout va bien ?, demande Özlem.

—Oui. C'est la canicule mais je suis OK. » Elle sent qu'elle se calme et poursuit : « Je ne fais pas ce boulot pour courir derrière des news qui sont si clairement des fake qu'absolument personne n'y croira. Ces histoires de chacal, de loup ou d'ours, il en sort une presque toutes les semaines. C'est bien si nous savons tous ce qui s'est vraiment passé, mais l'impact de nos recherches sur l'opinion publique sera proche de zéro, or moi je veux...

—Je ne suis pas là pour ça. » Özlem sourit une nouvelle fois, ce qui lui arrive rarement, mais c'est un sourire empreint de nervosité. Elle boit une gorgée d'eau et pose son verre. « Yassin est à l'hôpital.

—Merde, qu'est-ce qui lui est arrivé ?, l'interroge Liina affolée.

Özlem la dévisage. « Tu te doutes bien pourquoi je suis venue jusqu'ici au lieu d'attendre que tu te pointes à l'agence demain. »

Liina évite son regard, attend la suite.

« Je sais que vous avez repris. »

Elle regarde maintenant Özlem dans les yeux. Son poulx a à peine augmenté. Les gélules font effet.

« C'est pour ça que tu es là ?

—Oui.

—C'est grave ?

—C'est possible qu'il ne passe pas la nuit.

Liina a le vertige. Pendant un instant, elle n'entend et ne voit plus rien. Özlem se lève, s'accroupit devant elle et pose une main sur son genou.

« Il a eu un accident.

—Qu'est-ce qui s'est passé ? Je veux le voir.

—Sa femme est auprès de lui.

—Qu'est-ce qui s'est passé ?

—Il est tombé devant un métro qui entrait dans la station. »

Les annonces dans les haut-parleurs lui reviennent à l'esprit, Liina se dit qu'elles n'avaient aucun rapport avec Yassin. Özlem doit se tromper de personne. « N'importe quoi ! Pourquoi aurait-il voulu se tuer, et de cette façon en plus ? » Liina se rend compte que sa fréquence cardiaque recommence à augmenter malgré le puissant médicament.

« Il ne voulait sûrement pas mettre fin à ses jours. »

« Qu'est-ce que c'est que cet accident ? »

La main d'Özlem est toujours sur le genou de Liina. Elle lui parle doucement : « J'aimerais te montrer quelque chose. Il y a un endroit où on ne sera pas dérangé ? »

Elles sont seules dans le salon, mais il est si vaste et si ouvert sur l'extérieur qu'on n'a pas la sensation d'intimité. Liina se lève et marche d'un pas mal assuré. Özlem la suit.

Ses parents ont transformé l'ancienne chambre d'enfants en chambre d'amis. Ou plutôt son ancienne chambre ainsi que celle de son frère. Liina l'occupe depuis quelques mois, mais ne s'est toujours pas habituée à la transformation. La chambre de son frère constitue la partie living avec deux fauteuils confortables et une table basse. Ainsi qu'un bureau, une chaise et un immense écran accroché au mur. Le lit et l'armoire se trouvent dans son ancienne chambre à elle. Liina y a déplacé le bureau et n'utilise que cette partie. Elle évite de pénétrer dans l'autre.

Dès que Liina a refermé la porte derrière elles, Özlem déclare : « J'ai besoin de toi. Il faut que tu m'aides. Ou plutôt Yassin. Tu vas y arriver ? »

Ouragan dans la tête de Liina. Son regard affolé virevolte d'Özlem vers la porte, la fenêtre, le mur — elle aimerait perdre connaissance.

« Qu'est-ce qu'il a ? »

—Assieds-toi. Dans le fauteuil. OK ? Il va falloir que tu sois très forte. Je suis persuadée que tu en es capable. D'accord ? » La voix d'Özlem lui paraît assourdie, lointaine. Ça bruit dans ses oreilles.

« Il a dit quelque chose ? »

—Il est dans le coma.

—Il va s'en sortir ?

—Je ne sais pas.

—Mais s'il risque de mourir, il faut que j'y aille. » Elle se lève et se dirige vers la porte. Özlem la prend par le bras et la retient.

« C'est impossible. »

Liina se rassied. « Pourquoi ? »

—Personne n'a le droit de se rendre à son chevet. Sauf sa femme. Et elle ne te laissera sûrement pas le voir. » Ce sont des paroles dures mais nécessaires pour que Liina réalise la situation. Elle s'oblige à respirer plus calmement, fait comprendre d'un signe à Özlem qu'elle a besoin d'un petit moment pour se reprendre.

Özlem s'accroupit à côté d'elle. « Ça va mieux ? On va examiner un truc ensemble maintenant. Tu veux bien ? »

Liina opine.

« On voit quatre fois la même scène mais filmée sous quatre angles différents. Tu vas voir Yassin. »

Le regard de Liina recommence à virevolter dans la pièce.

« On ne voit pas de sang ou de truc comme ça. »

Liina continue à se taire.

« C'est essentiel qu'on regarde ces images ensemble. Pour l'aider. OK ? Il a urgemment besoin de toi. »

Propos efficaces. Liina acquiesce, en regardant Özlem dans les yeux. Özlem s'assied dans l'autre fauteuil et pose son smartcase sur la table qui se trouve devant elles.

Elle met en route la première séquence vidéo, qui a été filmée par une des caméras de surveillance dans la station de métro Theaterplatz. On voit des gens en train de courir et d'attendre. Liina reconnaît Yassin uniquement lorsque Özlem le lui montre du doigt. Elle l'aperçoit se frayer un chemin parmi les gens sur le quai, comme s'il voulait monter tout au début de la rame. Puis se dresser sur la pointe des pieds et tourner la tête dans la direction où le métro va arriver. Ensuite, le corps de Yassin se précipite vers l'avant et qui disparaît dans la tranchée des rails, là où la caméra n'a plus accès. Liina pousse un cri rauque, se détourne, met ses mains sur ses yeux. Özlem stoppe la vidéo et attend. Liina ne bouge plus, elle est assise penchée vers l'avant, ses mains devant le visage. Puis le haut de son corps se met à trembler légèrement. Elle pleure en silence. Özlem passe un bras autour de ses épaules. Attend. Liina se redresse d'un seul coup, lui tourne le dos et quitte la pièce.

Quand elle revient, elle est de nouveau maîtresse d'elle-même. Elle a rafraîchi son visage sous un robinet d'eau, fixé le vide un moment et pris encore une gélule.

« On s'y met », dit-elle à Özlem, comme si de rien n'était.

Özlem repasse la première vidéo. Ensuite, elle montre les prises d'une deuxième et d'une troisième caméra, puis les images filmées depuis l'intérieur du wagon. Dans la cabine de tête, où sont les caméras embarquées, on voit Yassin chuter devant le métro qui est en train de s'arrêter et disparaître dessous, mais on ne discerne rien de ce qui s'est peut-être passé sur le quai derrière lui.

Liina regarde tout sans réagir. Elle semble concentrée, mais dans sa tête, une seule et unique pensée tourne en boucle : je le fais pour lui. Il faut que je l'aide.

« Comment est-ce qu'il a pu survivre ?

—Le train était en train de s'arrêter. La voiture l'a heurté mais sa chute s'est bien passée, si j'ose dire.

—Mais tu ne sais pas s'il va s'en sortir.

—On l'a opéré déjà deux fois. Le plus gros problème, c'est un sévère traumatisme crânien. Il n'a pas encore repris connaissance. »

Liina avale sa salive et hoche la tête. Elle surveille sa respiration et son pouls. Ils sont à peu près normaux, mais elle a quand même l'impression que quelque chose creuse son bas-ventre, s'empare de son estomac et le broie.

« Tu seras informée de l'évolution de son état ?

—Je pense que oui.

—Tu es amie avec sa femme. » Elle remarque un peu tard qu'Özlem pourrait prendre cela pour un reproche.

« On se connaît depuis longtemps. Je ne dirais pas que nous sommes amies.

—Elle est au courant pour moi, non ?

—Je n'ai rien dit.

—Mais tu as fait une allusion tout à l'heure.

—C'est possible. Si elle le sait, ce n'est pas par moi.

—Il ne lui a sûrement rien raconté non plus.

—Elle n'est pas conne.

—Je n'ai jamais exigé de lui qu'il la quitte.

—Tu n'as pas besoin de te justifier vis-à-vis de moi.

—Je ne veux foutre en l'air aucune relation. Ce ne serait jamais arrivé, si dans le passé, nous n'avions pas...

—C'est avec lui qu'il faut clarifier les choses. Pas avec moi, l'interrompt Özlem. Officiellement, je ne suis informée de rien et s'il n'était pas à l'hôpital, je ne t'aurais jamais parlé de votre liaison. Mais là, j'ai besoin de toi. Aide-moi à trouver ce qui s'est passé. Il était sur une affaire. Tu sais de quoi il s'agit ?

—Il m'a envoyée chercher des chacals.

—Il ne t'a rien dit sur cette affaire ?

—Juste que c'était du lourd.

—Rien d'autre ?

—Toi ton plus, tu ne sais pas sur quoi il bossait ? »

Özlem secoue la tête. « Donc ni toi ni moi ne savons rien.

—Non.

—Merde.

—Exactement. »

Özlem a un rire sec. « Tu vois quelque chose sur les vidéos ? »

Elle hésite : « Tu as remarqué quelque chose ?

—Juste les bloqueurs de reconnaissance faciale. » Özlem montre trois points flous. Cela signifie qu'au moins trois personnes ont utilisé des bloqueurs, ce qui est illégal. Des activistes qui protestent contre la reconnaissance faciale ou des gens qui ont quelque chose à cacher, comment savoir. En tout cas, au moins deux d'entre eux se trouvent à proximité de Yassin. C'est aussi pour cela qu'on ne distingue pas s'il a sauté de lui-même ou s'il a été poussé.

« Jamais de la vie il ne serait suicidé, dit Liina.

—Les autorités considèrent que c'est un accident. » Özlem dessine des guillemets en l'air.

« Et sa femme, elle en pense quoi ?

—Qu'il était bizarre ces derniers temps et qu'ils échangeaient peu.

—Elle pense qu'il s'est tué ?

—On dirait. »

La fatigue pèse sur Liina comme du plomb. « Tu as raison, elle doit être au courant. »

Özlem hausse les sourcils et attend la suite.

Liina change de sujet : « Comment tu t'es procuré les vidéos ? »

Özlem ne répond pas. Elle protège ses sources ; en tout cas, elle ne les cite pas à ses subordonnés.

« OK, c'est bon, c'est toi la cheffe. Mais est-ce que ta source est sûre ?

—Ethan a examiné minutieusement les quatre enregistrements et il est aussi sûr qu'on puisse l'être. » Ethan est un rédacteur de l'agence Gallus, spécialiste audio et vidéo. « Ce n'est pas un deep fake. Aucune manipulation. Source fiable. »

—Donc les bloqueurs de reconnaissance faciale sont réels eux aussi.

—Malheureusement.

Liina entend la voix de son père dans le couloir, une basse pénétrante qui fait tout vibrer, même quand il croit parler doucement.

« Il n'a pas sauté.

—Non, dit Özlem.

—Et maintenant ? On fait quoi ?

—On va chercher sur quel sujet il travaillait. »

Liina regarde encore une fois la séquence dans laquelle Yassin se fraie un chemin à travers la foule. Elle examine au ralenti toutes les personnes qui l’entourent, tente de mémoriser qui se trouve où et quand.

« Tu es sûre que cette version n’a pas été manipulée ?, demande-t-elle à Özlem.

—Pourquoi ?

—Il y a un truc qui ne colle pas. » Liina agrandit le passage où on aperçoit les deux personnes avec des bloqueurs qui sont juste à côté de Yassin. « Tu vois ça ? »

Özlem secoue la tête.

« C’est un bloqueur d’un modèle différent. Compare-le avec l’autre... » Elle déplace l’image et indique une tache grise. « Elle est beaucoup plus grossière, un peu comme avant quand on pixelisait. Mais ces deux taches-là, dit-elle en bougeant l’image, sont très élégantes, comme un flux argenté régulier. C’est une autre technologie. »

Özlem hoche lentement la tête. « Je vais en parler à Ethan, pour qu’il vérifie. »

Liina fait défiler l’image vers le bas. Au centre de l’écran, Yassin de trois quarts. Elle déglutit. « Il avait chargé quelqu’un d’autre de faire des recherches. C’est ce qu’il m’a raconté hier. Qu’il avait besoin d’un collaborateur supplémentaire ; il aurait carrément voulu en avoir cinq, mais étant donné l’affaire en question, il ne pouvait faire confiance à personne. » Elle déglutit une nouvelle fois. « Je pensais qu’il ne m’impliquait pas parce qu’il se méfiait de moi. C’est pour ça que j’étais si contrariée. D’un côté, il affirme avoir besoin de plus de monde et de l’autre, il m’éloigne. Je ne comprends pas. »

Özlem lui retire le smartcase des mains et l’empoché. Elle s’avance pour s’asseoir juste au bord du fauteuil. « Tu en sais plus que moi alors. »

Liina est étonnée. « Il ne t’a pas dit avec qui il travaille ?

—Tu vas insister encore longtemps ou on continue ? » Özlem est agacée.

Liina ferme les yeux. Quelque chose lui revient en mémoire. Elle tente de visualiser le bureau de Yassin. « Kaya. Quand je suis entrée, il parlait avec une certaine Kaya.

—Kaya Erden ?

—Aucune idée. C’est qui ?

—Une légende du journalisme d’investigation, quand il méritait encore d’être appelé ainsi. Très intelligente, très opiniâtre, ça fait longtemps qu’elle bosse dans ce secteur, plus longtemps que nous tous.

—Ça ne me dit rien du tout.

—Tu es restée trop longtemps à l’étranger. J’admire beaucoup cette femme. J’ai plus appris à ses côtés que dans n’importe quelle fac. Avant, elle travaillait souvent pour nous. Tu te rappelles le scandale de l’agrandissement du port de Schierstein ? Il y a une bonne dizaine d’années ?

—Ah ! Sans blague ? » Lina hoche la tête, impressionnée.

—Oui. C’était elle. Elle a tout déniché toute seule ou presque. Il y a un paquet de têtes qui sont tombées à cause d’elle.

—Super nana.

—Effectivement, répète Özlem. Yassin ne s’entoure que de gens super.

—Mais pourquoi je ne la connais pas ? Vous n’aviez plus recours à elle ces derniers temps ?

—On aurait bien aimé. Mais elle s’est faite discrète après l’histoire du port. Elle a appelé ça sa retraite ; elle a déjà soixante ans, d’ailleurs. Quelqu’un a découvert que c’était elle qui était à l’origine de ces révélations et elle a subi un maximum de menaces. »

Liina n’est pas étonnée. Dans cette branche, d’habitude, celui qui fait les recherches reste dans l’ombre. Sinon, c’est difficile de travailler sur d’autres storys. Et en plus, la « presse vérité », comme l’appellent avec ironie ceux qui s’en tiennent encore aux faits et aux analyses et qui contredisent la presse étatique, se fait régulièrement attaquer. Seule la presse vérité parle de presse étatique. La radio d’État se caractérise elle-même comme libre, critique et indépendante.

« Si elle a dit oui à Yassin, c’est qu’il bossait sur un truc très particulier.

—Tu veux dire qu’elle sait de quoi il s’agit ?

—C’est sans doute la seule à le savoir. »

Liina se lève. « Allons-lui parler. »